

Femmes et lesbiennes : le motif de l'insularité dans la poésie de Gloria Fuertes et Natalia Sosa

CLAIRE LAGUIAN

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES-SAINT-DENIS, LABORATOIRE

D'ÉTUDES ROMANES (LER, EA4385)

claire.laguian@univ-paris8.fr

ÎLES

Les migrations dans les îles sont déjà mentionnées à l'âge de la vapeur. Celles qui s'y rendaient marchant à pied jusqu'à la mer, chantaient, « adieu Pont-Neuf, Samaritaine/ Butte Saint-Roch, Petits-Carreux,/ où nous passions des jours si beaux./ Nous allons en passer aux îles / puisqu'on ne veut plus de nous aux villes », (tiré de la Bibliothèque, ensemble des livres et fragments du passé sauvés par les amantes pendant la dernière période de chaos). C'est très massivement que les amantes de l'âge de la gloire se sont mises à chercher leurs îles. La plupart ont préféré les îles où pousse la grande forêt hygrophile et continue. Il s'agit de la ceinture d'îles qui sont de part et d'autre de l'équateur.

Monique WITTIG & Sande ZEIG,

Brouillon pour un dictionnaire des amantes, 1976.

Introduction

1. Dans cet article, je souhaite montrer comment le motif de l'insularité, topos littéraire par excellence, est utilisé par deux poètes espagnoles du XX^e siècle : Gloria Fuertes (1917-1998) et Natalia Sosa Ayala (1938-2000). Le postulat de départ de ma réflexion, en lien avec la thématique du numéro, est que l'imaginaire lié à l'insularité (comment ne pas penser à Sappho ou aux *Guérillères* de Monique Wittig ?) constitue une métaphore de la difficulté de ces deux femmes écrivaines, lesbiennes, croyantes, et ayant vécu

leur jeunesse sous la dictature franquiste, à trouver une place dans la société espagnole, tout comme sur la scène des lettres.

2. Gloria Fuertes, aujourd'hui rattachée au mouvement littéraire appelé « poésie sociale », connaît la censure, la marginalisation, et la honte d'être lesbienne dans la société madrilène dans laquelle elle vit. Même après la mort de Franco, elle demande que son homosexualité ne soit pas rendue publique, de peur de perdre les seules ressources financières qu'elle pouvait obtenir grâce à la littérature de jeunesse, catégorie où l'on reléguait bien souvent les femmes écrivaines, tout en occultant leurs autres créations « para mayores » (comme le dit Gloria Fuertes). La figure de Gloria Fuertes est particulièrement transgressive, car en plus d'être écrivaine, elle adopte un look masculin, porte le pantalon, monte en Vespa, fume, vit en couple avec une femme, Phyllis Turnbull, mais aussi parfois deux femmes, lorsque son ancien amour de jeunesse, Chelo Sánchez, les rejoint. Mais sa facette publique d'écrivaine pour enfants et sa foi catholique (elle déclare dans un entretien « He nacido creyente como he nacido mujer » peu de temps avant sa mort [cf Gil, 01/04/17]) sont autant d'obstacles, dans la société franquiste, à l'expression libre de ses désirs et de son identité : « que escribo porque eso/ porque no puedo hablar » (Fuertes, 2017 ; 252), « me nombraron patrona de los amores prohibidos » (Fuertes, 1981 ; 264).
3. Pour articuler ma réflexion, j'ai choisi le très célèbre poème « Isla ignorada » qui est le premier qu'elle écrit, à dix-sept ans en 1934, et qu'elle publie pour la première fois en 1950, tout en indiquant qu'il s'agissait d'un texte d'adolescente immature. Ce qui m'intéresse, c'est que ce poème qu'elle a composé alors qu'elle ne se savait pas encore lesbienne, est précisément celui qui est lu et reconnu par la communauté lesbienne aujourd'hui. À titre d'exemple, c'est le nom qu'a choisi une revue lesbienne espagnole créée en 2017 pour participer à la lutte contre l'invisibilisation des couples lesbiens et contre la lesbophobie¹. Il est donc marquant que ce soit ce texte, structuré par des assonances en á-a symboliques du féminin, qui fasse sens pour les jeunes lesbiennes qui le revendiquent et s'y retrouvent quatre-vingts ans plus tard.
4. Si Gloria Fuertes connaissait seulement l'insularité par le biais de ses lectures littéraires adolescentes lorsqu'elle écrit « Isla ignorada », Natalia Sosa Ayala, à l'inverse, est née et a grandi sur l'île de Grande Canarie. Elle

1 <https://www.yorokobu.es/isla-ignorada/>

fréquentait les milieux culturels insulaires, mais elle a été invisibilisée jusqu'à ce que des chercheuses comme Blanca Hernández Quintana se battent pour faire republier ses œuvres, notamment chez Torremozas (*No soy Natalia* en 2018, et *Soy éxodo y llegada* en 2021 à l'occasion de l'hommage rendu à Natalia Sosa pour le Día de las Letras Canarias de 2021). Pour cette poète canarienne, les processus de silenciation sont triples : elle est une femme, lesbienne et vit dans une périphérie insulaire² de l'État espagnol sous le franquisme. Comme le souligne justement Blanca Hernández Quintana dans un article de presse : « En Natalia Sosa se junta la insularidad, ser mujer y homosexual en tiempos de la posguerra. Lo tenía todo en contra » (Aranda, 2019). L'autrice elle-même exprime dans sa correspondance personnelle, deux ans avant sa mort, les difficultés que son identité lui a posées : « Soy socialista, lesbiana, cristiana y escritora. Mis ideas abiertas de izquierda y mi condición homosexual no comulgaban con la derecha franquista cerrada », (Sosa, 2021 ; 14). Mais, contrairement à Gloria Fuertes, sa foi catholique et l'intériorisation de la honte sociale ont rendu impossible le fait de vivre en couple avec une femme, même après la dictature. Son écriture passe le plus souvent par un jeu de pronoms personnels et par un système métaphorique codé pour exprimer le désir lesbien. Comme le souligne Blanca Hernández Quintana, « su obra denuncia la amenaza de un mundo que la obliga a negarse y a emprender un proceso de aceptación, un mundo que la oprime y la encasilla » (Sosa, 2018 ; 10). Une des souffrances que la poète explore dans sa poésie est cette sensation de ne jamais se sentir à sa place, cette impossibilité « para encontrar un lugar desde el que ubicarse en el mundo » (Sosa, 2018 ; 12) que l'on retrouve dans le titre de son recueil posthume *Los poemas de una mujer apátrida* (2003).

5. C'est bien cette question de la place dans le monde de ces femmes écrivaines et lesbiennes que mon analyse du motif insulaire souhaite mettre en avant. Sous leur plume, il s'agit d'une île aux caractéristiques spatiales leur permettant de dénoncer ce qui les enferme, d'un espace vu comme une assignation à résidence, d'un obstacle à affronter, d'un lieu depuis lequel expri-

2 L'emploi péninsulaire chez Natalia Sosa du pronom personnel « vosotros », contrairement à l'emploi habituel de « ustedes » aux Canaries, peut être lu comme une marque de la volonté de castillaniser son expression afin d'être acceptée dans les cercles littéraires et éditoriaux espagnols. Ce fut le cas de très nombreux écrivains aux Canaries, mais également dans les Amériques, qui tentèrent cette stratégie pour déjouer les biais coloniaux, ce qui impliquait une négation de leur propre variation linguistique.

mer leur rage contre un système hétéropatriarcal qui les nie, jusqu'à exprimer leur fierté. À la fois dans les poèmes de Natalia Sosa et dans celui de Gloria Fuertes que j'étudierai, on pourra relever une progression, par le biais de l'écriture, entre solitude, enfermement, fierté et luttes. Ces tensions en apparence irréconciliables sont propres au caractère réversible et ambivalent de l'insularité, et trouvent donc particulièrement leur place dans la création poétique.

1. Les spécificités spatiales de l'insularité : une écriture de l'empêchement des femmes poètes et lesbiennes

6. La partie la plus connue du poème de Gloria Fuertes « Isla ignorada », et la plus revendiquée par les lectrices lesbiennes actuelles, est celle qui correspond au début du poème :

Soy como esa isla que ignorada,
late acunada por árboles jugosos,
en el centro de un mar
que no me entiende,
rodeada de nada,
—sola sólo—.
[...] (Fuertes, 2017 ; 21).

7. Les assonances en á-a, parfois en position épiphorique, et la paronomase, tout comme le participe passé « ignorada », sont lus comme une mise en scène de la négation de l'identité et de l'invisibilité que subissent les femmes lesbiennes et les écrivaines sur la scène littéraire. Le mépris de la société espagnole et la solitude accentuée par la répétition du syntagme « solo » sous sa forme adjectivale puis adverbiale, se manifestent dans le poème par l'incompréhension qui l'entoure « que no me entiende » (ce qui est par ailleurs un topos de la figure des poètes, notamment depuis le romantisme). L'incise entre tirets, telle une île isolée au milieu du poème (rappelons que l'étymologie du terme « isolement » est précisément le substantif latin « insula » qui signifiait « île »), matérialise typographiquement cet espace de marginalité auquel les femmes, les écrivaines, et d'autant plus si elles étaient lesbiennes, étaient reléguées au niveau sociétal mais aussi culturel.
8. Cette île qui marginalise est en même temps un refuge. On retrouve là toute l'ambivalence de la symbolique insulaire : l'île isole du fait de la honte

intériorisée face au désir lesbien, qui reste naufragé dans l'indicible : « Un nombre que se me sube por el alma/ y no quiere que llore mis secretos » (Fuertes, 2017 ; 22). Mais cette île accueille également, tel un « placard » ou abri géographique que la voix poétique s'approprie avec tendresse par les possessifs : « mi isla » (Fuertes, 2017 ; 22). Dans les deux vers suivants de « Isla ignorada », « A esta isla que soy, si alguien llega,/ que se encuentre con algo es mi deseo; » (Fuertes, 2017 ; 22), la voix poétique fusionne avec l'île isolée et méprisée par le biais du verbe « ser » sans la conjonction « comme », puisque nous ne sommes plus dans une simple comparaison, contrairement au premier vers du poème « Soy como esa isla ». De nouveau, c'est le recours à l'incise (cette fois entre virgules : « , si alguien llega, ») qui crée un espace verbal d'isolement, puisque la possibilité qu'elle entre en contact et vive son désir avec quelqu'un d'autre est remise en question par la subordonnée de condition.

9. Contrairement à Gloria Fuertes, la voix poétique de Natalia Sosa rejette toute fusion avec l'île, et ce, tout au long de son œuvre :

« No estar »
[...]
No estar aquí, no estar en ningún sitio,
sumida en un vaivén de olas inestables,
de una orilla a otra orilla,
[...]
No puedo estar, no soy de un fin total
y definido.
[...]
Y nunca me he conocido, nunca me he sabido
presa y fundida de una misma cosa.
[...] (Sosa, 2021 ; 37).

10. Le titre programmatique du poème ancre ce refus de l'île dans ses caractéristiques spatiales du fait de l'emploi du verbe « estar ». Mais l'accumulation des mots négatifs aboutit au verbe « ser » qui revendique une essence détachée de toute spécificité de finitude, c'est-à-dire opposée à l'ontologie même de l'île. L'enfermement géographique est rejeté par la voix poétique de Natalia Sosa avec la négation de « un fin total/ y definido », fragmenté par l'enjambement, mais également par le biais du refus des participes passés employés comme adjectifs « presa y fundida ». Dans ce fragment, le balancement binaire au sein d'un même vers, ou les paires d'adjectifs coordonnés reproduisent les deux limites insulaires qui enferment et annihilent l'identité de la voix poétique.

11. Tout comme dans le poème « Isla ignorada » de Gloria Fuertes, l'isolement inhérent à l'insularité chez Natalia Sosa rend presque impossible tout espoir de vivre son désir, d'autant plus lorsque l'on sait que cette solitude insulaire était bien réelle chez la poète canarienne. C'est le cas dans le recueil de 1981, intitulé *Autorretrato* :

« Él »
[...]
Mas como el agua en calma
o extranjeros mares desunidos
que nunca tocarán
de sus orillas
la arena milagrosa,
así, ya para siempre nuestras vidas:
navego yo perdida;
[...] (Sosa, 2018 ; 1984).

12. Dans ce fragment, la dispersion archipélique, la sensation de ne se reconnaître nulle part, telle une étrangère éternelle (« para siempre »), dialoguent avec une nouvelle négation temporelle (« nunca ») de la possibilité de vivre son désir selon le système de correspondances qu'elle met en place entre sensualité et nature : « que nunca tocarán/ de sus orillas/ la arena milagrosa ». La voix poétique semble paradoxalement éjectée d'une île qui l'enferme et la nie, une île suggérée par les rimes assonantes en í-a et qui brouille ses sens et sa capacité à trouver son chemin « navego yo perdida ; ». L'ajout du pronom personnel sujet de première personne en position postposée par rapport au verbe conjugué pourrait symboliser cette ontologie inaccessible et en tension permanente.

13. Dans un poème plus ancien intitulé « Nocturno », la nuit et les songes reflètent et confirment ce que la vie diurne impose à la voix poétique : un enfermement, une « mise au placard », et une impossibilité de vivre son désir ou d'en connaître la réalisation. Le cauchemar d'être une femme lesbienne dans cette société se matérialise par exemple dans un vers de 16 syllabes qui énumère des adjectifs péjoratifs, introduits par l'adverbe comparatif « más » :

« Nocturno »
[...]
Y nunca puedo saber qué hay
más allá de la piedra,
ni por qué las negras sombras, comienzan
cada vez más apretadas, más cercanas, más horribles.
¡¡Y tampoco puedo romper el cerco

y echar a correr hacia el final!!
[...] (Sosa, 2018 ; 34)

14. Le fait d'être enfermée dans ce rocher (« la piedra ») au milieu de l'océan, tout comme dans son corps et son identité, apparaît typographiquement, et donc spatialement sur la page, avec l'emploi des deux points d'exclamation en début et en fin de phrase, venant symboliser les limites doublement circonscrites que subit toute femme, toute écrivaine, et toute lesbienne dans la société franquiste.

2. Défier et écrire l'île avec fierté

15. Si l'insularité peut symboliser l'empêchement et l'enfermement des femmes écrivaines lesbiennes dans la société espagnole, l'île n'en est pas moins un espace d'*empowerment*. En effet, chez Natalia Sosa, l'expérience insulaire est associée à un besoin urgent et vital de partir : « Qué prisa me ahoga por ver otros mares,/ por ver encendidos y cortos paisajes » (Sosa, 2021 ; 117). Ce n'est pas tant l'insularité en elle-même qui pose donc problème, puisque la voix poétique exprime son désir de trouver un autre espace marqué par la petite taille (« cortos paisajes »), mais l'insularité canarienne telle qu'elle est vécue par la poète dans son existence quotidienne. Le poème suivant, issu du recueil posthume *Los poemas de una mujer apátrida*, nous indique que la plus grande difficulté de son insularité propre réside dans l'impossibilité de se reconnaître dans cette terre, dans cette branche insulaire des origines, d'où la nécessité d'envisager l'exil :

« La indiferencia no puede ser mi patria »
[...]
Entonces sí, entonces sí me aferro a la rama del árbol de esa isla
de esa indiferencia desalmada
que me reclama súbdita de un suelo
felizmente irreconocible por mi sangre.
Si alguna vez cobijo ella me diera
y yo cediera
al fin a su sombría llamada,
mejor que me muriera yo exiliada,
mas con un temblor sediento creciéndome en las venas.
No me puedo sentar para mirarte.
No quiero ni saberte al lado mío
y menos, todavía, yo quisiera habitarte,
marchita flor que, sin jardín, germinas (Sosa, 2021 ; 145-146).

16. Bien que la voix poétique tente à tout prix de survivre, comme le prouve la longueur du premier vers que nous citons, un vers auquel s'accroche la lecture tout comme la poète à la branche sans fin, le fait de se sentir étrangère chez un soi qui l'ignore (« esa indiferencia desalmada » ; comment ne pas penser à « Isla ignorada » ?) est ce qui pousse la voix poétique à se rebeller et à affronter cette île. L'énumération finale de semi-auxiliaires modaux est saturée de négations qui ne font que renforcer sa détermination à ne pas s'intégrer dans cette île qui l'a tant niée : « No me puedo », « No quiero », « y menos, todavía, yo quisiera ». Ainsi, son incompatibilité avec sa propre terre n'est plus tant source de souffrance, comme le suggère l'adverbe « felizmente ». Au contraire, l'emploi du verbe « ceder » est le signe qu'elle ne subit plus le mépris et la négation, mais qu'elle engage une lutte avec la branche de l'arbre de l'île : « Si alguna vez cobijo ella me diera/ y yo cediera/ al fin a su sombría llamada,/ mejor que me muriera yo exiliada, ». Quant à l'emploi de l'irréel du présent et des trois verbes au subjonctif passé, il nous rappelle que ce refuge que la société canarienne pourrait soudainement lui offrir est une hypothèse qu'elle n'envisage que sur l'espace de la page, et non pas dans la réalité extralittéraire.
17. Dans le poème « Acaso mi patria no fue una isla », la voix poétique de Natalia Sosa poursuit sa recherche désespérée d'un lieu où exister, où habiter ontologiquement, comme elle l'explique dans sa dédicace à *Los poemas de una mujer apátrida* : « Este libro de poemas está dedicado a los muchos apátridas que buscan su tierra desesperadamente » (Sosa, 2021 ; 109). En effet, elle rejette le fait que son île ait pu être un espace où se reconnaître et se réaliser, et elle revendique à nouveau la nécessité d'en partir (« mi ansia apasionada de abandonar una isla ») :

Acaso mi patria no fue una isla,
sino un trozo muy pequeño de esperanza,
donde la mar que yo con constancia sin igual miraba,
era un antiguo llanto que sentía,
y este frío interminable que mis fibras recorre.
Acaso, el sol errante que, de luceros colma
el verdinegro color de la ribera,
no sea más que mi ansia apasionada de abandonar una isla que
tan poco
conozco;
porque, si yo poseyera una isla, o perteneciera a ella,
plenamente,
¿por qué iba yo a estar sin patria todavía?
Si yo fuera nativa de una isla,

imagino que yo no viviría sino en las aguas.
Segura estoy de que sería narradora de las algas
y de que mis poemas a Dios serían las caracolas.
Yo, nunca saldría a la superficie,
ni a la tierra volvería,
me arrastraría gloriosa por los fondos rayados;
curiosearía por los ojos de buey que hay en los barcos,
y en alguna subacuática y vagabunda estrella o planta color cobre,
destilaría su amor mi errar terreno.
Porque, yo no sé si,
siendo de una isla pequeña,
no fuera más hermoso el ser de agua infinita,
reflejada en la tierra por las tardes.
De madrugada, sería de mar y espuma;
solo en las madrugadas sería de mar y de la inolvidable espuma que
encontré
por siete amaneceres,
en tus manos (Sosa, 2021 ; 150-151).

18. La violence des enjambements et la grande rupture engendrée par les tailles hétérogènes des vers dans « no sea más que mi ansia apasionada de abandonar una isla que/ tan poco/ conozco; » indiquent la nécessité de couper avec sa terre d'origine, une terre où elle se sent étrangère et exclue, coupée en deux entre deux assonances dans ces trois vers, celles en « a » d'abord, puis en « o ». De nouveau, on constate que la difficulté n'est pas tant l'insularité en soi, mais cette insularité spécifique qu'elle a tant subie par rapport à l'impossibilité de vivre son désir exprimé dans l'espace de la page à travers l'isotopie de l'eau, des bateaux et de la faune et la flore maritimes. En effet, les hypothèses que la voix poétique élabore par le biais de subordonnées conditionnelles au subjonctif imparfait, nouvel emploi de l'irréel du présent, envisagent un autre espace insulaire, mais bien plus petit que celui qu'elle connaît, comme le prouve la répétition de l'adjectif « pequeño » sous une forme intensifiée, soit par l'adverbe « muy », soit par le diminutif redondant : « un trozo muy pequeño de esperanza, » et « yo no sé si,/ siendo de una isla pequeña,/ no fuera más hermoso el ser de agua infinita... » Une île à taille humaine et sensible, une île à la fois possédée et possédante, dans une relation réciproque et équilibrée (« si yo poseyera una isla, o perteneciera a ella, »), une île où elle puisse fusionner avec l'élément aquatique en rejetant définitivement la terre grâce à sa colère féconde.

19. La rage exprimée par l'écriture face aux violences symboliques vécues atteint son paroxysme émancipateur dans le poème « Frente a la isla » où, bien loin des poèmes qui dépeignaient une souffrance subie, on observe la confrontation incarnée, digne et fière de la voix poétique qui affronte l'île et

ses regards. Les autres ont l'impression qu'elle s'oppose à la mer (« frente al mar »), mais pour elle, regarder la mer n'est pas l'affronter, c'est au contraire s'opposer à l'île comme l'indique le titre du poème, et imaginer un horizon meilleur :

« Frente a la isla »
Mirad a esa mujer, dicen algunos,
callada frente al mar cada mañana.
Es una pobre loca soñadora,
una pobre mujer que desde siempre
soñó con ser gaviota y tener alas.
Mirad con qué insistencia se detiene
a contemplar la Isla, allá lejana.
¡Qué distante de su razón la nuestra!

Miradme, sí, miradme.
A juicios de los hombres ya no temo.
Helados juicios
que con desdén quisieron
congelar las hogueras de mi pecho.
No los oigo. Soy una pobre loca,
mas, al fin,
mis oídos cerré a las voces vanas.

Sólo la tristeza del mar es lo que escucho.

Oíd...
Cada mañana me acerco a recoger
de alguna de sus huellas
los restos destrozados.
Yo sé que habrá pisado alguna orilla
y aguardo el milagro de ese instante.

¿Llamáis a esto locura?
Seguid vosotros, pues, con la cordura:
si loca me creéis, no me hacéis daño (Sosa, 2018 ; 86).

20. On assiste ainsi dans ce poème à un mouvement d'affirmation, de revendication de soi, et à une réappropriation à la première personne du singulier de « loca » avec fierté, sur le modèle de ce que les communautés minorées ont pu faire en resignifiant l'insulte pour la vider de son sens péjoratif, notamment dans la communauté queer. Comme l'indique Blanca Hernández Quintana à propos de ce poème dans son introduction à l'anthologie :

[c]ansada de pertenecer a las cosas y consciente de su diferencia, desde la propia destrucción, crea códigos con los que descifrar su identidad estigmatizada a los ojos de una sociedad que siente absurda, pero ahora, desafiante, edi-

fica una rabiosa y silenciosa protesta desde la que reafirmar su diferencia (Sosa, 2018 ; 19).

21. Reprendre le pouvoir sur son identité stigmatisée et empêchée passe par la création littéraire d'un être subversif, détaché du regard social (représenté par la première personne du pluriel) et qui s'oppose à l'île. Elle aimerait être un Icare qui s'envole vers un ailleurs lesbien capable de lui laisser une place où vivre sans solitude. Mais ce paradis insulaire dans un ailleurs lesbien est un mythe, une chimère de son esprit comme l'indique l'emploi de la majuscule dans « la Isla, allá lejana », un substantif « Isla » d'autant plus mis en avant qu'un hiatus a lieu entre l'article et « Isla » afin de former un hendécasyllabe comme dans le reste de la strophe. Sortir du placard insulaire passerait par le fait de s'extirper de l'île dans le poème, mais cette rébellion poétique certes nécessaire ne semble pas se réaliser dans la vie extralittéraire de Natalia Sosa qui souffre de la solitude et tente de se suicider, comme le soulignent nombre de ses textes.
22. La poésie reste néanmoins cet espace de liberté où habiter le monde (pour reprendre la pensée de Hölderlin, Heidegger ou Pinson), ces mots-îles couchés sur la page de l'océan qui permettent d'envisager un souffle de soulagement éphémère par la création. Et c'est bien ce que nous retrouvons dans le poème « Isla ignorada » de Gloria Fuertes où la symbolique ambivalente de l'île suscite certes l'isolement et l'incompréhension, mais permet également l'expression d'une fierté métapoétique :

[...]
Hay aves en mi isla relucientes,
y pintadas por ángeles pintores,
hay fieras que me miran dulcemente,
y venenosas flores.
Hay arroyos poetas
y voces interiores
de volcanes dormidos.
Quizá haya algún tesoro
muy dentro de mi entraña.
¡Quién sabe si yo tengo
diamante en mi montaña,
o tan sólo un pequeño
pedazo de carbón!
Los árboles del bosque de mi isla,
sois vosotros mis versos.
¡Qué bien sonáis a veces
si el gran músico viento
os toca cuando viene el mar que me rodea!
A esta isla que soy, si alguien llega,

que se encuentre con algo es mi deseo;
—manantiales de versos encendidos
y cascadas de paz es lo que tengo—.
[...]
y soy tierra feliz —que tengo el arte
de ser dichosa y pobre al mismo tiempo—.
Para mí es un placer ser ignorada,
isla ignorada del océano eterno.
[...] (Fuertes, 2017 ; 21-22).

23. La dimension artistique (peinture, musique, poésie) dialogue en permanence avec le vocabulaire de la nature insulaire, comme dans une fusion entre désir terrien et écriture poétique qui enfin peuvent s'exprimer conjointement à travers la figure de l'île. Le fait d'être ignorée est ainsi, à la fin du poème, source de bonheur (comme le prouvent les phrases exclamatives et l'adjectif « feliz ») et d'accomplissement dans la revendication la plus puissante de sa singularité, métaphorisée par l'espace insulaire : « Para mí es un placer ser ignorada,/ isla ignorada del océano eterno. »

Conclusion

24. Bien que leur expérience de l'insularité soit différente, les deux poètes Gloria Fuertes et Natalia Sosa utilisent le motif insulaire dans leur poésie afin de dessiner les contours de ce que la société espagnole dans laquelle elles vivent leur impose. Être lesbienne et une femme écrivaine est ainsi source d'enfermement au milieu du néant, de négation de son identité par le refoulement au placard, symbole insulaire s'il en est. Mais ce placard ilien est aussi un refuge, un refuge de mots face à la honte sociale, mais surtout, un obstacle auquel se confronter, un espace dont on peut s'émanciper par l'exil rêvé, un lieu face auquel revendiquer sa différence. La poésie semble être chez ces deux poètes un lieu où habiter, un lieu où se recréer une île intérieure langagière, une île poématique où coucher sur le papier les désirs tus. La tradition littéraire saphique s'inscrit dans un imaginaire insulaire qui, encore aujourd'hui, semble permettre aux écrivaines lesbiennes de renouveler les représentations, d'agrandir les perspectives adoptées par un motif récurrent qui repose sur son ambivalence et sa réversibilité, à l'image des obstacles et luttes qui traversent les expériences minorées dont nous pouvons retrouver des traces dans les quelques poèmes étudiés de Gloria Fuertes et Natalia Sosa.

Bibliographie

ARANDA Carmen Delia, «La voz recobrada de Natalia Sosa», in *Canarias7*, 21/01/2019, en ligne : <https://www.canarias7.es/cultura/la-voz-recobrada-de-natalia-sosa-IF6337208>.

FUERTES Gloria, *Obras incompletas*, Madrid, Cátedra, 2017 [1975].

_____, *Historia de Gloria (Amor, humor y desamor)*, Madrid, Cátedra, 1981.

GIL Antonio, «Gloria Fuertes, su centenario», *El Diario de Córdoba*, 01/04/17, en ligne : <https://www.diariocordoba.com/opinion/2017/04/01/gloria-fuertes-centenario-36669047.html>

SOSA AYALA Natalia, *Soy éxodo y llegada*, Madrid, Torremozas, 2021.

_____, *No soy Natalia*, Madrid, Torremozas, 2018.